



Arthur Koestler n'est pas un nouveau venu dans la littérature. Et son *Testament espagnol* reste un des plus beaux livres — témoignage et témoin — de notre temps. Ce n'est pas davantage un intellectuel prenant conscience de la nécessité de l'action, du sens de l'Histoire après des années de tranquille réflexion. Il n'a pas attendu cette guerre-ci pour prendre effectivement parti; et s'il rejoint finalement le camp de nos engagés quêtistes, son expérience est autrement significative. A plus d'un trait, elle rappelle celle de Malraux. Mais laissons l'homme à sa ferme du pays de Galles; à travers le *Zéro et l'Infini* l'art du romancier révèle un drame qu'il faut comprendre.

Le héros du *Testament espagnol* fait l'expérience de la mort dans une prison franquiste; mais c'est un journaliste anglais, un observateur sympathisant; il n'est dans le bain que parce qu'il a bien voulu s'y mettre. En tout cas, il n'est pas dans le coup, son action est nulle. La guerre d'Espagne nous apparaît comme un microcosme. Elle a tenté les meilleurs romanciers précisément parce qu'il s'agit d'un champ d'expériences où tous les problèmes surgissent au contact de l'action et se posent en clair dans leur complexité, d'une tragédie en vase clos où pourtant pèsent toutes les forces de l'extérieur. Koestler n'a pas voulu s'en tenir là. La révolution espagnole n'est pas une totalité fermée sur elle-même — non qu'il faille accepter le lieu commun : répétition générale de la lutte des démocraties contre le fascisme — mais parce que son échec s'inscrit dans une perspective historique plus large et plus profonde. Ce n'est pas plus un échec accidentel qu'un échec local : le mouvement révolutionnaire est ligoté. Le problème fondamental n'est pas celui du fascisme. Certes, nous avons mesuré à quel point le fascisme pouvait précipiter le monde dans la barbarie; mais ce n'est que la moisissure la plus pernicieuse qui puisse naître du fumier capitaliste. Le problème où s'inscrit le mieux le désarroi de notre époque c'est celui du stalinisme. Pour Koestler et les hommes de sa génération, ce n'est pas là quelque chose d'abstrait; le « recul » de la révolution prolétarienne en U.R.S.S., la série des défaites ouvrières dans le monde, cela signifie que le seul espoir réel est brisé. Koestler n'est pas un amuseur; il n'est pas allé chercher le sujet le plus important, c'est son propre drame qu'il exprime. Ce n'est donc pas parce que « Tout Paris » en parle, ni même parce qu'une mise au point s'impose sur ce livre que plus d'un tient pour « trotskyste », que nous tenons à rendre compte du *Zéro et l'Infini*.

Koestler prend donc pour héros cette fois un homme qui a vécu l'Histoire et s'est même confondu pour un temps avec elle. Roubachof est un vieux militant qui a joué un rôle de premier plan dans la Révolution de 17. Tout cela c'est du passé; il nous est indiqué. Pour l'instant Roubachof est dans sa cellule, et il a mal aux dents; une foule de questions l'élancent également. Tel est son présent. Il évoque bien un passé, mais non celui où il menait la lutte contre le capitalisme et la social-démocratie; ce qu'il revit, ce sont les difficultés où le poussait chaque jour plus loin la politique du N° 1. Ce qui captive Roubachof c'est, sans jeu de mots, ce qui le tient captif. De l'intérieur de sa cellule, de l'intérieur de sa conscience et à l'intérieur du régime stalinien, voilà comment Roubachof met le marxisme en question; il n'en faut pas plus pour que le dessain de Koestler perde de son honnêteté. Entendons-nous.

Il est clair que Koestler prétend à l'objectivité. C'est même ce qui fait d'abord son livre très prenant. Il ne s'installe pas d'un côté ou de l'autre (encore moins au-dessus de chacun d'eux, cela va sans dire) mais cherche à vivre pour de bon chacune des attitudes et à en tirer les conséquences. D'autre part, il veut rendre la situation en tant que telle sans en aucune manière la déduire d'une théorie. Nous partons sans armes ni bagages, démunis de réponses toutes prêtes, en face de l'ambiguïté même de la vie.

Mais où Koestler se méprend, c'est quand il confond le monde stalinien avec le monde tout court. Il prend les problèmes du rapport des moyens à la fin, de la subjectivité à l'Histoire, de la Politique et de la Morale pour